

La vie est un miracle
Le petit Jésus d'André-Line Beauparlant

Gérard Grugeau

Number 120, December 2004, January 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2004). Review of [La vie est un miracle / *Le petit Jésus* d'André-Line Beauparlant]. *24 images*, (120), 53–53.

La vie est un miracle

par Gérard Grugeau

Le nouveau film d'André-Line Beauparlant s'inscrit dans le prolongement direct de *Trois princesses pour Roland*, son précédent projet.

La cinéaste y poursuit avec la même tendresse émue et la même lucidité blessée l'exploration intime d'un roman familial aussi attachant que terrifiant. Le documentaire se construit à nouveau autour de la figure d'un absent, d'une présence fantomatique qui, de par-delà la mort, occupe encore aujourd'hui l'espace mental de toute une famille endeuillée. À la figure de Roland, le suicidé, succède ici celle de Sébastien, le petit frère pas comme les autres, le petit animal handicapé à la grosse tête et « aux gazouillis étranges » qui chamboula par son arrivée le quotidien de la famille. Pour faire resurgir ce passé traumatisant aux multiples résonances, la cinéaste convoque à l'écran les photos de l'album familial et les témoignages des proches (les parents, le frère, la sœur et la tante Madeleine, personnage central des *Trois princesses*). À toutes ces voix porteuses d'une part de souffrance (les parents se sont réfugiés dans la religion et le déni, les enfants ont vécu l'abandon, le frère mythomane a sombré dans la drogue), André-Line Beauparlant associe sa propre voix hors champ, installant ainsi au cœur de son dispositif une sorte de démocratie du regard jamais surplombante. Par touches à la fois délicates et crues se dessine alors en filigrane toute la dynamique interne d'une famille qu'une parole salvatrice vient libérer des aspérités du réel. Et malgré un systématisme un peu atone de la mise en scène fondée en grande partie sur la captation d'une mémoire familiale encore à vif, la vie s'expose à nous dans toute sa cruelle âpreté et une vraie douleur enfouie cristallise par couches dans les fondus au noir d'un récit fragmenté qui tente de recoller les morceaux épars de plusieurs vies brisées.

Mais de par son titre, le film d'André-Line Beauparlant montre bien que le propos est aussi ailleurs et qu'il embrasse beaucoup plus large que la simple catharsis familiale. C'est en fait à une véritable plongée dans l'inconscient collectif du Québec que



Un film construit autour d'une présence fantomatique.

Le petit Jésus nous convie. Un inconscient collectif profondément marqué par une religion catholique omniprésente qui colonise et aliène les esprits autant qu'elle reconforte. Face à l'insoutenable pesanteur du réel, les parents trouvent auprès des Cursillistes¹ une justification à leur épreuve et une raison de croire à la guérison de Sébastien qui, « enfant pur, sans péché », devient dans l'imaginaire des croyants l'agneau de Dieu. À tel point que chaque année à Noël, pour la messe de minuit, il se retrouve dans le rôle du petit Jésus, encadré par Marie et Joseph, ses propres parents, élus parmi les élus. Indépendamment de ce qu'il est, de ce qu'il peut ressentir dans sa prison intérieure, l'enfant est ainsi instrumentalisé, « incestué » par son entourage qui projette sur lui à l'envi carences affectives et besoins sublimés. Le fantasme et la réalité ne font alors plus qu'un, dans l'attente d'un miracle qui ne viendra jamais. La grande force du film est alors, sans juger, de nous faire toucher à la « folie » d'un Québec intemporel, encore attaché à un passé religieux sécurisant et enfermé dans son désir névrotique de pureté originelle. Reconduisant les rites liturgiques qui ont accompagné son enfance volée (scènes de crèche et de prières, petits personnages de Noël, *Ave Maria* de Schubert), la cinéaste

dynamise son récit pour culminer sur une séquence scandée par le *Minuit, chrétiens* et portant en elle une étonnante puissance hallucinatoire. Sébastien, filmé très brièvement avant sa mort², nous apparaît soudain, le visage empreint d'une béatitude extatique qui, pour un peu, rappellerait presque Falconetti chez Dreyer. Cette image forte ramène à la fois au cœur du fantôme le terrible trauma du réel, tout en donnant littéralement corps par le cinéma au miracle de la résurrection. Au-delà de toute complaisance mystificatrice, de toute ironie dévastatrice, le cinéma d'André-Line Beauparlant nous apparaît une fois de plus (comme dans *Trois princesses*) porteur d'une forme de solidarité familiale réparatrice, propice au dépassement de tous les sinistres carcans des enfances à l'eau bénite. **24**

1. Importé d'Espagne en Amérique du Nord au début des années 1960, le mouvement des Cursillos encore actif et composé en grande partie de laïcs (« cursillo » veut dire « petit cours ») repose sur trois grands principes : le « trépied » prière, étude, action. Proposant une expérience de vie (rencontre de soi, de Dieu et des autres à travers le partage et l'engagement social), il visait à l'origine à rechristianiser le Québec.

2. La cinéaste voulait au départ réaliser un film avec son frère à l'écran. La mort prématurée de celui-ci l'amènera à reconsidérer son projet.

Québec, 2004. Ré. et sc. : André-Line Beauparlant. Ph. : Josée Deshaies. Mont. : Sophie Leblond. Son : Marcel Chouinard. Mont. son : Martin Allard. Prod. : Danielle Leblanc, Les Productions 23/Coop Vidéo Montréal. 78 minutes. Couleur. Dist. : Vidéographe.